



« Déplace les brumes, ouvre le chant de l'eau
Contemple le oui des fleurs quand rien ne demeure
Et si ta porte tremble, laisse entrer le vent. »

La Mère Patriarcale Méprisante

Tableau de cet archétype

C'est dans un groupe constitué principalement de Bretons que nous avons longuement approché, cerné et interviewé cette royale *Mère Patriarcale Méprisante* et ses interactions avec *le Fils Soumis-Rebelle* et *le Père Absent ou Négatif*. Mais je préfère ne pas la nommer, comme nous en avons évoqué la possibilité, *la Femme bretonne* ; ce ne serait vraiment pas très aimable pour les femmes bretonnes de les réduire à cet archétype. De plus, celui-ci existe, pour le pire et le meilleur, un peu partout dans le monde. Il existe partout des endroits où un patriarcat sévère règne et où la femme, en raison d'événements extérieurs majeurs, se voit obligée, en l'absence de l'homme, de prendre les choses en main.

Cette femme est patriarcale avant tout, c'est-à-dire qu'elle va valoriser les valeurs dites masculines : volonté, courage, droiture, secours aux faibles, et mépriser les valeurs dites féminines, sensibilité, contact avec les émotions, abandon aux cycles de la

nature, confiance en la vie, intériorité pour n'en citer que quelques-unes. Assez dramatiquement, elle va dévaloriser également, dans ce qui a trait au féminin, le fait de mettre des enfants au monde ; l'enfantement est considéré comme quelque chose de gênant, car lié à ce domaine honteux : les entrailles féminines. Dans les traditions bretonnes, la femme ne peut retourner à l'église qu'après « purification »...

Séduire, être séduisante est largement confondu avec *être une putain* ; Aphrodite, la déesse féminine par excellence, celle qui préfère la communication et la séduction à la violence et à la guerre n'est, pour le moins, pas valorisée dans ces cultures. L'exigence est d'être propre et soignée, en tout lieu, en toutes circonstances, même dramatiques, mais de ne jamais attirer l'attention sur le corps. Avoir un corps féminin et/ou une psyché féminine est sujet de méfiance.

Ces femmes aussi strictes quant aux valeurs morales que des patriarques juifs ou arabes vont au final dévaloriser leurs maris moins courageux, moins dédiés au devoir qu'elles-mêmes.

Elles dévalorisent le masculin *parce qu'il n'est pas à la hauteur de leurs attentes patriarcales*, ces femmes ne sont donc en rien des Matriarches. La Matriarche est celle qui méprise les hommes pour leurs aspects masculins. Ce sont ces côtés masculins qui sont tournés en ridicule ; elle méprise l'homme parce qu'il est un homme, non parce qu'il *n'est pas un homme* comme peut le dire la Femme bretonne (ou d'ailleurs). La Matriarche valorisera toujours le féminin comme la terre, tout ce qui pousse dans le ventre des

femmes comme dans la nature ; elle est à l'aise avec le vivant, ordre et structure n'auront jamais sa préférence.

La femme, dans ce contexte d'absence d'hommes, va beaucoup compter sur la solidarité des autres femmes, mais une condition existe : celles-ci doivent porter haut, elles aussi, les valeurs patriarcales d'ordre, de structure, le fait de savoir se tenir à sa place (hiérarchie) et surtout jamais, au grand jamais, elles ne devront « faire honte »... La honte tournant autour de tout ce qu'est la vie féminine, les règles, le sexe, les grossesses, les accouchements, les relevailles, et de tout ce qui est faiblesse, émotions, voire même sentiments lorsqu'ils ne sont pas *politiquement corrects*, lorsque c'est *n'importe quoi*... Traduisez « non conforme aux valeurs patriarcales ». « Ne jamais se montrer faible » est un credo, « ne pas faire honte » également.



Origine

L'origine de cet archétype est un mari absent au sein d'une société farouchement patriarcale. Lorsque cette absence n'est pas le fait d'une guerre ou d'un événement ponctuel, lorsqu'elle est due à un phénomène culturel répétitif, l'absence continue du père dans l'enfance de ces femmes joue aussi largement son rôle.

La fille devient, à un moment ou à un autre, la Fille Abandonnée. Pour survivre, elle doit évoluer en Femme Forte ; et l'unique place que peut occuper, sans que personne ne s'y oppose, une femme forte au sein d'une société patriarcale est celle de la Mère. Cette Femme Forte doit se transformer en Mère pour ne pas être méprisée et mise au ban de la société. Il est à noter que cette transformation assez obligatoire de la Femme Forte en Mère peut être le fait de l'environnement extérieur, mais il est surtout celui de la pression intérieure donnée par le Patriarche Intérieur de la femme.

Cette mère seule au foyer n'a guère le loisir de s'occuper d'elle ; de toute façon, ses besoins lui sont inconnus et s'ils affleurent à sa conscience, elle n'a aucun droit d'y répondre. Elle va attendre l'homme, son retour au foyer, espérant qu'alors, il prendra soin d'elle et l'aidera dans ses tâches. (Signalons en passant que pour être à la hauteur de ce qu'exige son Patriarche Intérieur, la liste des tâches de cette femme est assez impressionnante.)

Mais l'homme, à son retour, veut aller se distraire avec ses pairs, ou il est fatigué et veut dormir... Une tonne de reproches va lui servir d'oreiller : la Mère commence à être en colère et à

devenir critique. En colère et critique, parce qu'elle est malheureuse et ne le sait pas, fatiguée et n'en a pas le droit, et jalouse de voir son homme faire ce qu'elle ne peut se permettre : se détendre, s'occuper de lui. La Mère Patriarcale Méprisante est née.

Si nous demandons quelles sont les circonstances dans lesquelles cet archétype a pris naissance en Bretagne, les femmes sont unanimes : les hommes partent en mer ; la femme doit, très jeune, devenir forte, aider sa mère et les autres femmes, puis tenir elle-même un foyer dont le mari est absent une bonne partie de l'année tout en élevant, seule, les enfants. S'il meurt, elle doit rester digne. Et dignes, les femmes bretonnes le sont. Dignes et dures comme du roc. Solides, droites, tenant leur rôle avec dignité et autorité dans leur foyer, redevenant celles qui ne doivent jamais mettre leur mari en difficulté, ni questionner son autorité dès qu'elles vont à l'église ou dans des lieux publics.

Les conséquences

Lorsqu'à chacun de ses retours, le mari se retrouve face à cet archétype qui s'affirme d'année en année, il n'a finalement plus qu'une place, au niveau énergétique : celle du Fils Méprisé. Il est difficile de rester un homme doux et patient face à cette Mère en attente et en colère. Répondre aux attentes d'une personne en colère est juste impossible.

Lorsque la place du Fils deviendra par trop insupportable, comme un sanglier blessé, il ira droit dans le Père Négatif et la Fillette présente chez la mère se retrouvera de nouveau avec un Père, au mieux, absent, ou si le drame éclate, avec un Père Critique devenu Tueur. La femme méprise, mais elle n'est pas mieux lotie.

De plus, nous sommes dans une société patriarcale ; face à son Patriarche Intérieur, cette femme reste une victime impuissante et tout aussi méprisée. Elle n'est jamais à la hauteur, elle doit veiller sur son couple et faire ce qu'il faut : il lui demande sévèrement de s'améliorer, car tout est de sa faute... Les seuls gagnants sont les Critiques et les Juges qui mènent le bal. Bal sombre et cruel avec, au buffet, souffrances pour tous.

Que devient la sexualité avec ce regard méprisant de la femme sur elle-même et sur l'homme ? Pas fantastique... mais la sexualité est totalement étrangère à cet archétype. Tout comme chez un homme patriarcal, si aucune autre partie plus instinctive, sexuelle, sensuelle n'est autorisée dans la personnalité de cette femme, la chambre conjugale se transformera vite en un lieu d'amertume.





Le cadeau et le piège

Le meilleur, c'est la force que cet archétype amène aux femmes ; le pire, c'est ce mépris des valeurs dites féminines, y compris lorsqu'elles les retrouvent chez leurs compagnons artistes, poètes, rêveurs, diplomates cinq étoiles... et parfois un peu menteurs, un peu cachottiers, un peu hâbleurs, un peu adolescents attardés pour s'en sortir face à ces Mères puissantes et bien souvent involontairement castratrices.

Le compagnon de la Femme Patriarcale Méprisante

Si cet archétype domine vraiment dans la personnalité de la femme, ce qui n'est pas toujours le cas heureusement, voici différentes versions du couple : marchant le dos courbé à côté de sa femme au visage fermé, l'homme essaie de survivre, entre deux cuites, deux voyages en mer dont un jour il ne reviendra pas ; ou encore, un jour, il part acheter des cigarettes... change de nom et achète une ferme en Australie... ou il s'engage comme mercenaire et part faire la guerre pour redorer son blason et évacuer sa colère, ou encore il se trouve un travail en Alaska, transformant à jamais la Femme Patriarcale Méprisante en Victime qui ne peut comprendre comment *il lui a fait ça*.

Pris entre le Fils Soumis, Coupable ou Rebelle et le Tueur qui surgit brutalement pour mieux être pourfendu par le Critique Intérieur, le mépris, explicite ou non, ronge cet homme ; il va alterner des moments de passivité complète avec des échappées dans lesquelles il va retrouver un peu de sa vitalité mais qui, au final, le laisseront 'coupable' car dans ces moments, il n'est pas au service de la Mère Patriarcale. Ce n'est que dans son travail, souvent dur et harassant, ou extrêmement dangereux, qu'il retrouve l'estime de lui-même.

Les schémas relationnels automatiques

Dès le départ, ils sont tout-puissants entre la Mère Responsable et Généreuse et le Fils en manque d'amour d'un côté ; le Père Responsable et Généreux et la Fille en manque d'amour de l'autre.

Plus l'éducation patriarcale va continuer de construire des adultes avec des Enfants Intérieurs dont pratiquement aucun des besoins émotionnels n'aura été satisfait, plus ces schémas vont rester puissants. Les Fils dans le besoin tomberont amoureux de la Mère Généreuse et Compréhensive et la Fille dans le besoin sera fascinée par le Père Puissant et Généreux.

Ce schéma est l'ancrage positif. Il va être protégé aussi

longtemps que possible par des Fils et des Filles toujours plus soumis et complaisants et des Parents toujours plus responsables, jusqu'à ce que le couple étouffe de haine et que l'ancrage négatif prenne la relève.

L'ancrage négatif va se faire d'abord sans heurt, d'un côté entre la Mère Responsable Autoritaire et le Fils Gentil qui abandonne son pouvoir, et de l'autre entre la Fille dans le besoin et le Père Responsable Coupable.

Il deviendra ensuite franchement négatif entre la Mère Patriarcale Méprisante et le Fils Abandonné, Terrifié, Impuissant, Rebelle, Victime, Coupable d'un côté ; et de l'autre la Fille Abandonnée, Terrifiée, Impuissante, Rebelle, Victime, Coupable liée au Père qui essaie de contrôler, qui devient de plus en plus négatif, et qui oscille entre se taire et couper le lien ou laisser sortir sa rage.

Ce qui existe derrière ces Mères Patriarcales Méprisantes

Ces Mères puissantes et méprisantes ne se sentent ni puissantes ni méprisantes. Elles n'ont aucune conscience de ce qu'elles sont. Elles ont le sentiment de n'être que des victimes maltraitées et impuissantes.

En fait, elles le sont. Mais il est rare qu'elles voient celui qui les maltraite : leur Patriarche Intérieur, qui leur refuse à la fois leur valeur, le droit de vivre leur nature profonde, le droit de ressentir



leur vulnérabilité et leurs limites physiques et psychiques ; le droit de penser à elles, de s'occuper d'elles.

Rôle de la Victime reniée

va cependant déverser dans l'âme de la Femme Patriarcale Méprisante une vaste amertume qui va venir nourrir son mépris et sa colère contre l'homme. « *C'est lui le coupable* », dit la Petite Victime enfermée dans son cachot, au plus profond de l'inconscient de cette femme. Et elle le croit fermement. Elle est la Victime de l'enfance sans aucun pouvoir face à un ou des parents tout-puissant(s). Cette énergie, cet état d'être étant renié, non autorisé, la femme ne prend jamais conscience de ces affirmations et de la colère qui les accompagne. La colère, comme tous les autres sentiments, vient rarement à sa conscience. Tout cela est maintenu en dehors de sa zone de conscience. Et cela devient tout-puissant.

Tous voient sa colère, sauf elle. Lorsque l'homme la nomme contrôleuse, rabat-joie, Mère Devoir, la Petite Victime se sent

encore plus outragée. La femme essaie de ne plus rien attendre de ce compagnon par trop injuste, mais la Petite Victime, méconnue et solitaire, reste en attente jour après jour de la reconnaissance et de la gratitude de cet homme.

Le travail personnel

Lorsque les femmes de ce groupe ont tout d'un coup réalisé la présence de la Femme Patriarcale Méprisante dans leurs énergies et ont pris conscience du fait que cet archétype méprisait leur mari et leur compagnon (dont certains faisaient partie du groupe), plusieurs en ont pleuré.

Mais cet archétype, c'est d'abord un long arriéré de mère en fille, de génération en génération, en sortir n'a rien d'évident. Le repérer est le premier pas. Repérer le Patriarcale est le deuxième, puis, vient la possibilité de se familiariser avec la vulnérabilité jusqu'à ce que la porte du cachot où se tient la Petite Victime puisse s'ouvrir. Le choc est énorme, mais la route devient plus directe : se séparer de cette Petite Victime, de ses croyances, sa haine et sa colère, rencontrer l'Enfant Vulnérable et prendre soin de ce dernier, même s'il faut pour cela ne plus obéir aux règles du Patriarcale ou de l'Enfant Sauveur.



Ouvrir le cachot

Lorsque, au détour d'une facilitation avec la Femme Patriarcale Méprisante, un mur s'écroule et que l'on découvre, dans ce cachot sans lumière, ignorée de tous, une petite fille tremblante de froid et de faim, la personne ne peut plus l'oublier. Certes, c'est une victime et elle dit la maltraitance avec colère et désespoir. Certes, elle ne parle pas de la maltraitance de l'enfance, mais elle voit l'époux ou le compagnon (parfois même le fils ou la fille) comme son bourreau actuel. Elle en est convaincue, elle peut enfin dire l'injustice. Dans son désespoir, elle sanglote, elle hoquette : « *Comment peut-il être ainsi, comment peut-il me faire subir ça ?* » Et le pire du pire, le plus insupportable : « *Comment peut-il, ou peut-on, dire que c'est moi la méchante ?* » Le sentiment d'injustice la dépasse, la détruit. Cette petite fille est extrêmement émouvante, désarmante dans sa conviction que l'autre, le conjoint, le compagnon, parfois l'un des fils ou le beau-père est son bourreau.

Mais, lorsque le travail de *Voice Dialogue* permet cette percée, cet écroulement du mur entre l'enfant victime et la personne adulte, les choses peuvent commencer à changer. Tout le travail d'approche de l'Enfant Vulnérable, la rencontre parfois avec un

Enfant Mutique qui ne parle pas, la rencontre avec la Victime Adulte pleine d'amertume et de reproches ; tout cela prend du sens. La colère peut être séparée de la vulnérabilité, la Vision Consciente est possible : qui aujourd'hui m'oblige à vivre avec cette personne ? La prise de conscience de cette Petite Victime donne enfin le pouvoir à la Femme Patriarcale Méprisante de sortir de la négation de sa colère et de sa haine, d'accepter la fragilité de son Enfant Intérieur et de développer la volonté de s'occuper de lui. Elle peut prendre le pouvoir qui est le sien, sortir cette Petite Victime de son cachot et voir son Bourreau Intérieur.

Décision ou processus

Parfois, lorsque dans des séances préalables de *Voice Dialogue*, la vulnérabilité a été approchée, de grandes décisions ont été prises : « Maintenant, je vais m'occuper de ma petite fille, de mon Enfant Vulnérable. » Mais la Femme Patriarcale Méprisante est construite sur « Je suis capable ». Lorsque le « Je suis capable » revient dans sa personnalité, toutes les prises de décision, aussi honnêtes et vigoureuses soient-elles, passent à la trappe. Elle oublie l'Enfant Vulnérable, elle ne peut pas être aussi faible que cela ! Elle n'en a pas le droit, les autres comptent sur elle, les autres ont besoin d'elle. Et l'Enfant Sauveur, très présent dans ce type de construction psychique, reprend ses droits, aux côtés de la Femme Forte.

Ce n'est que lorsqu'elle voit l'état dans lequel se trouve la Petite Victime et les certitudes dramatiques qui sont les siennes que le choc est assez puissant pour entraîner une vision consciente qui peu à peu va entraîner un processus d'Ego Conscient.

Qui est le bourreau ?

Lorsqu'on revient à la position d'Ego Conscient, il est évident que le bourreau, celui qui maltraite, ne peut pas être le conjoint. Rares sont les conjoints assez puissants pour pouvoir jouer ce rôle pour un autre adulte.

Qui oblige la Femme Patriarcale Méprisante à vivre avec une personne qui la maltraite ? Le Patriarcale et ses règles bien sûr ; celui auquel la Femme Patriarcale Méprisante a prêté allégeance, consciemment ou non, depuis l'enfance.

Chez tout enfant, nous retrouvons, entre autres peurs, celle de l'abandon ; l'abandon qu'il connaît déjà à travers les multiples événements de sa toute petite enfance. Chaque enfant réagit à ses « abandons » en fonction de sa couleur propre, de la qualité et du nombre de ces abandons qu'il va ressentir dès l'instant de sa naissance. Il va se construire, psychologiquement parlant, pour se mettre le plus possible en sécurité avec ce ressenti ; voire pour ne plus jamais éprouver cette souffrance.

Le Patriarcale fait partie des subpersonnalités rationnelles. La raison s'installe chez l'enfant pour le sortir d'un ressenti auquel il ne survivrait pas, du fait de son système nerveux et sensoriel encore très fragile. Le nouveau-né ressent les émotions conscientes et inconscientes de tous ceux qui sont autour de lui. La raison vient limiter ce ressenti pour que l'enfant puisse survivre. Le Rationnel et les subpersonnalités rationnelles pensent et ne ressentent pas, ou encore, opèrent un tri dans ce qui peut être ressenti et ce qui serait trop destructeur. La raison, dans un milieu patriarcal, aide à la naissance du Patriarcale Intérieur, une

subpersonnalité qui va prendre soin de la personne en l'amenant à suivre des règles, celles qui sont bonnes pour sa survie. Le ressenti, il ne connaît pas et n'en a pas vraiment besoin. Cela viendrait plutôt le perturber et l'empêcher de penser juste.

Quand le logiciel « Raison et Patriarce » occupe le corps, nous ne ressentons pas. Pour certains enfants, venus au monde dans des conditions difficiles, bloquer complètement le ressenti qui pourrait les détruire est nécessaire.

Animé par la peur de l'abandon, du mépris ou du rejet, le Patriarce n'a qu'un avis qu'il énonce avec force : « *Respecte mes lois et tout ira bien.* » Toutes nos subpersonnalités viennent pour nous protéger, lui comme les autres... Mais lui, face à cette possibilité d'abandon, de mépris ou de rejet, va toujours opposer le respect de ses lois, puisqu'il met en sécurité avec ses lois. Et comme il ne ressent pas, il pense qu'à partir du moment où ses lois sont respectées, tout va bien pour la personne.

La négation de la vulnérabilité

Oui, la vulnérabilité est le déclencheur inconnu et inconscient de tout le mépris véhiculé, souvent à son insu, par la Mère Patriarcale Méprisante.

Mais la vulnérabilité a dû être reniée pour que cette femme survive. L'émotionnel dit négatif ne vient pas jusqu'à sa conscience et ne peut jouer son rôle. Le rôle de l'émotionnel négatif est normalement d'attirer l'attention de la personne sur ce qui ne va pas pour les niveaux les plus sensibles et les plus vulnérables de la personnalité ; ceci pour que la Petite Victime de l'enfance puisse être délivrée et ne reste pas, cachée et malheureuse, dans l'inconscient de la personne.

Mais la Mère Patriarcale Méprisante ne sait pas que cette Petite Victime existe. Elle connaît la Victime Adulte, elle ne l'apprécie guère, et lorsqu'elle la rencontre chez elle, elle essaie de la faire disparaître. Elle s'efforce de faire taire ses sentiments négatifs, et elle y parvient. Elle doit y parvenir, car le Patriarce n'apprécie guère les victimes.

Avec l'aide du Spirituel, et grâce à son extrême endurance, elle va faire taire cette Victime Adulte. Depuis l'enfance, la demande de l'environnement envers elle est d'être forte et de soutenir les autres. Lorsqu'elle n'était pas encore une Mère Patriarcale Méprisante, elle était déjà un Enfant Sauveur...

Ce Patriarce auquel elle obéit depuis l'enfance lui donne toujours la même solution : « Fais un effort et tout ira mieux », « Améliore-toi et tout ira bien ». Même le *Voice Dialogue* peut être compris ainsi : « Améliore-toi et tes relations deviendront source de croissance », « Si tu prends un peu sur toi, ton couple fonctionnera très bien ».

Sa longue habitude de se couper de sa vulnérabilité, de la renier, de ne pas la voir, fait que la réalité de l'Enfant Vulnérable n'a rien d'évident pour elle. Comme nous l'avons vu, elle est *celle qui est capable*, celle qui peut relever tous les défis, celle qui relève chaque jour ses manches pour, avec courage, faire face à la situation. Elle est une Mère Courage, et avec l'aide de la religion, elle tient debout envers et contre tout. Sa religion peut être la religion catholique traditionnelle ou une religion moins traditionnelle, mais c'est le plus souvent une spiritualité vivante dans laquelle elle va renouveler sans cesse sa force.

Un mécanisme inconscient et automatique de la psyché vient

renforcer ce système : tout ce qui est renié est projeté. La vulnérabilité reniée est projetée sur les autres ; ces derniers portant leur propre vulnérabilité plus celle projetée. Ne pas se mettre à leur service, ne pas se sentir responsable d'eux devient carrément impossible pour notre Mère Patriarcale Méprisante...

La protection des faibles est la loi du Patriarce. Cette loi ajoutée au mécanisme de projection peut coincer la personne dans un Enfant Sauveur qui, lorsque la Petite Victime de l'enfance sera animée, se transformera en Mère Patriarcale Méprisante.

La maltraitance de l'enfance

Souvent, cette maltraitance n'est pas considérée comme telle, car rien d'extraordinaire n'est présent. Il s'agit souvent d'une négligence très ordinaire, parfois imposée par le contexte familial ; une négligence des besoins de l'enfant en faveur d'une responsabilisation rendue nécessaire par le contexte.

C'est de cette nécessité d'être raisonnable, de prendre soin des autres pour que le chaos n'envahisse pas cette enfance que lui vient la longue habitude de renier sa vulnérabilité. L'Enfant Victime qui surgit brutalement date de cette époque. Mais il n'est pas un enfant du passé, il est bel et bien victime dans les jours présents, non pas du conjoint comme il le pense, mais de la personnalité même de cette femme forte et infiniment courageuse dans laquelle s'active un Enfant Sauveur ou une petite Mère de 5 ans.



Le processus d'Ego Conscient

Pour sortir de la Victime, voir la colère, trouver la vulnérabilité, s'occuper de cet Enfant Vulnérable, mille fois sur le métier, il faudra remettre son ouvrage... Connaître ses besoins, les accepter sans les juger, mettre son pouvoir au service de ses propres besoins. Se séparer encore et encore des subpersonnalités primaires, à savoir : le Patriarce et ses règles, la Fille Victime et ses croyances, l'Enfant Sauveur et ses certitudes. Laisser se développer ce qui a été mis de côté par peur ou par nécessité : la reconnaissance de la valeur du féminin, des instincts du corps, la prise de contact avec la Femme Sauvage (Celle qui court avec les loups), avec l'Adolescent Libre mis en scène dans certains contes de fées, avec la Chamane, la Grande Prêtresse, la Matriarce et tout ce qui a trait au pouvoir féminin.

L'urgence est toujours de pouvoir dire oui ou non en fonction des besoins de l'Enfant, de cette femme nouvelle, et de l'ancienne.

L'aptitude à acquérir est celle d'être en contact avec sa colère

pour savoir quand ces besoins ne sont pas pris en considération ; puis, il est important de s'en occuper *directement* (sans passer par « prendre soin de l'autre »).

La clé dans les relations au sein du couple est la prise de conscience de la vulnérabilité, la volonté de l'exprimer, même si c'est difficile, même si nous ne sommes pas habitués à le faire, même si au début, nous devons vraiment dépasser notre timidité pour en être capables, même si nous détestons le faire.

Différencier le Patriarce de la Matriarce

La Matriarce n'est pas un Patriarce en jupon. C'est un autre archétype qui pense, voit et ressent le monde et les humains d'une manière totalement différente de celle du Patriarce.

Traditionnellement, on va reconnaître une subpersonnalité d'ordre patriarcal à ses jugements, évidents ou cachés, sur la supériorité globale de l'homme par rapport à la femme. Il est plus logique, plus efficace, plus autonome, plus rationnel, plus « capable » que la femme. Il va reprocher à la femme sa dépendance, son émotivité, sa faiblesse, sa versatilité, sa capacité à séduire, son manque de fiabilité, sa sensualité et sa sexualité qu'il estime dangereuses. Il vit dans un monde de défis, de challenges et de compétition, et il aime ça. Pour lui, la hiérarchie est aussi indispensable que la structure. Pour assurer sa sécurité et celle des autres, il construit des morales, des codes de l'honneur et des modes d'emploi qui doivent être respectés et qu'il fait respecter. Les valeurs sont pour lui liées à des règles.

Le monde de la Matriarce est très différent. Dans son monde, le féminin est incommensurablement supérieur au masculin. Elle méprise ce masculin pour son agressivité, son goût du classement, des notes, son besoin de vivre dans un monde dominants/dominés. Son monde est égalitaire et coopératif. Chacun a sa valeur, la comparaison n'a pas de sens. Elle valorise l'abandon aux cycles de la nature et à la nature elle-même. Elle valorise les cycles du féminin, la maternité, bien sûr, mais aussi chaque période de la vie d'une femme. Elle assimile la vieillesse à l'expérience et à la sagesse, elle vit avec les animaux comme avec des frères plus sauvages et appelle les arbres « ses frères debout ». Elle apprend de la nature et coopère avec elle. Le chaos lui semble naturel, elle y est à l'aise. Elle est fille de l'univers et son ou ses dieux ne lui sont pas supérieurs. Le jeu, le plaisir, le corps, les énergies visibles ou invisibles, les émotions font partie de sa vie. La tribu est son lieu de prédilection et cette tribu sera organisée de façon horizontale, s'appuyant sur le savoir et l'expérience de chacun, même celui des enfants ou des faibles d'esprit. L'amour et le respect de la vie seront



toujours plus importants pour elle que toutes les règles ou coutumes. La confiance en la nature et en l'univers fait partie de son instinct.

La Femme Patriarcale Méprisante s'est construite sur des valeurs patriarcales, et a souvent eu peu de contacts avec des femmes portant le monde du féminin comme la Matriarce le fait.

Ainsi, le mépris que les subpersonnalités matriarcales vouent à l'homme ou aux femmes imprégnées de la culture masculine est égal à celui que les subpersonnalités patriarcales vouent aux femmes ou aux hommes qui ont développé leur côté féminin. Côté mépris, personne n'a rien à envier à personne. Sortir de ces grandes dictatures est le but.

L'habitude

La réalité du mépris (même lorsqu'il est très présent) envers son conjoint est difficile et très douloureuse à admettre. Très souvent, c'est un fonctionnement devenu tellement habituel et partagé collectivement depuis des générations qu'il semble tout simplement normal et adapté à la réalité des hommes et des femmes telle qu'elle est perçue et vécue. Malheureusement, il n'existera jamais de possibilité de vie heureuse en couple tant que nous ne sortirons pas de ce mépris pour retrouver le respect de nous-mêmes et de l'autre, qu'il soit homme ou femme.

Conclusion

Nous sommes responsables de la haine véhiculée par les croyances de cette Petite Victime enfermée à l'intérieur de nous. Nous ne pouvons pas nous contenter de nous laisser surprendre par elle, puis de l'effacer régulièrement avec un « *Je suis fatiguée, en ce moment* » ou un « *C'est un peu plus difficile que d'habitude, en ce moment* ». Nous devons prendre conscience de ces sentiments d'aigreur, d'amertume, de colère, de frustration en nous, ne pas les effacer systématiquement parce qu'ils ne sont pas politiquement corrects pour notre système primaire, puis les oublier. Ils existent. Que nous le voulions ou non, ces sentiments sont présents dans nos énergies, et l'autre, le conjoint, les enfants, les amis, nos relations professionnelles les reçoivent et y réagissent, même – voire surtout – lorsque nous nous les dissimulons à nous-mêmes.

Bien sûr, il existe aussi une Petite Victime enfermée dans son cachot chez bien des hommes, et celle-ci continue aussi d'être maltraitée par le Patriarce Intérieur de l'homme. Ce dernier peut aussi devenir un Bourreau ou un Grand Méprisant.

La prière n'est pas de sortir du patriarcat pour revenir au matriarcat, mais de laisser venir autre chose, une fraternité, une égalité, un amour de soi et des autres. La prière, l'urgence est « STOP AU MÉPRIS ».

« Sois comme la fleur, épanouis-toi librement,
et laisse les abeilles butiner ton cœur. »
Ramakrishna.

Oui, mais

« Prends ma place un instant,
apprends la force de mes peurs,
la terreur d'un cœur pillé,
le cri de l'humain devenu inhumain,
entends la foi cassée de ces enfants bafoués. »

Réveil

par Sidra L. Stone. Ph. D.

Ceci est l'histoire de mon « réveil », de ma première prise de conscience du mystère, de ma première expérience de l'existence d'énergies différentes ou de dimensions différentes, de ma première révélation qu'il existe des forces que nous ne voyons pas, qui se situent au-delà de notre contrôle et qui peuvent avoir une influence concrète sur notre vie.

Bref, cela a été le premier pas vers ce que, plus tard, j'ai appelé « mon voyage de conscience ». Avant cette expérience, j'étais convaincue que tout pouvait être expliqué par la science, que c'était juste une question de temps... et que, probablement, cela ne serait plus très long avant que toutes les grandes questions de toujours ne reçoivent une réponse définitive.

Ce texte est extrait de notre nouveau livre : *The Fireside Chats with Hal & Sidra Stone (Conversations au coin du feu, avec Hal & Sidra Stone)*. C'est mon histoire telle que je l'ai racontée à un groupe de collègues lors de ces rencontres informelles décrites dans cet ouvrage. Les commentaires en italique sont de Dianne Braden, qui a rédigé le livre à partir des histoires et réflexions partagées lors de ces moments très particuliers.

Sidra : C'était voici quarante et un ans, en 1968. Je voyageais avec des amis pour visiter des ruines mayas. Nous avons été à Tikal et j'avais entendu dire que, de là, nous pouvions gagner Copàn. C'était la fin de la saison des pluies et on m'avait dit que la route allant de Guatemala City à Copàn, dans le Honduras, était praticable. J'étais toujours à la recherche de nouvelles choses à faire possibles, aussi ai-je suggéré à mes amis : « Allons-y ! »

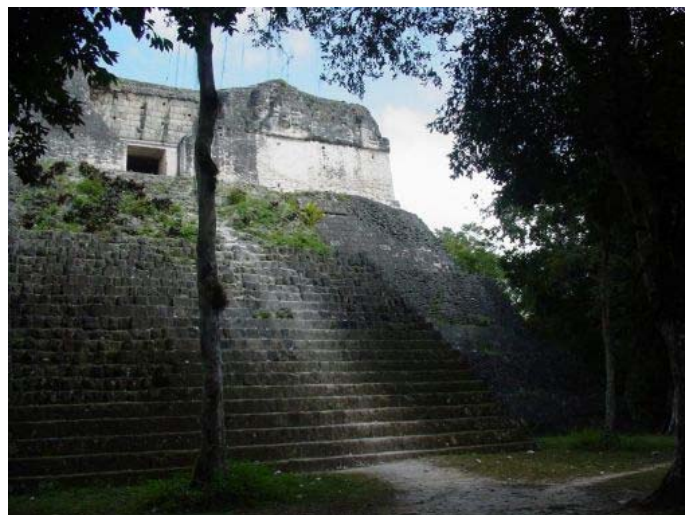
Je voyageais avec mon mari de l'époque, qui était médecin. Avoir un médecin avec moi m'a toujours donné un sentiment de sécurité. Nous avons rencontré un autre couple, lui était médecin également, elle était infirmière. Elle avait grandi en Argentine et parlait espagnol, aussi me sentais-je vraiment en totale sécurité. Après tout, nous ne faisons qu'aller d'un point à un autre, une route existait... je pensais que nous pouvions le faire. Nous avons eu un énorme dîner la veille au soir, aussi avons-nous sauté le petit déjeuner, acheté quelques bricoles au marché, et nous sommes-nous installés tous les quatre dans la Land Rover que nous avons louée. Tout cela semblait tout à fait raisonnable.

Dès que nous avons pris la route, nous nous sommes rendu compte que cela allait être beaucoup, beaucoup plus long que ce que nous pensions. Nous avons d'abord suivi la Pan-American Highway pendant un bon moment, puis nous l'avons quittée pour prendre une route qui était, disons, en très mauvais état. Mais elle était pavée, aussi avons-nous continué... Puis nous avons passé la frontière ; il n'y avait personne, juste une bicoque avec quelques poussins et des cochons. Personne non plus au poste frontière du Honduras

n'a semblé dérangé par notre arrivée, ils se sont contentés de nous faire un signe de la main... Aussi avons-nous continué notre route.

Dans ce pays, c'était le début de trois jours fériés, des jours de fête importants qui tombent au début du mois de décembre. Nous avons continué à rouler dans les montagnes et nous sommes arrivés à un village qui semblait sortir tout droit d'un film. Il était très, très rudimentaire, avec juste une église. Les gens se préparaient pour les festivités, il en venait de partout. C'était un peu effrayant ; puis un prêtre est sorti de l'église. Il semblait lui aussi venu tout droit d'un film, l'un de ceux sur les prêtres redevenus sauvages... et vous ne vouliez vraiment, vraiment pas vous trouver coincé à cet endroit, dans ce village !

Aussi l'avons-nous entièrement traversé pour nous retrouver de l'autre côté, sur une route de terre. Notre Land Rover s'est alors révélée réellement nécessaire. Nous avons juste quelques affaires avec nous... et nous roulions à présent



sur une route de terre qui rapidement se ravinaient. Nous avons pris avec nous un auto-stoppeur, mais en voyant qu'il ne répondait pas à nos questions, nous avons réalisé que les gens par ici ne parlaient pas espagnol (or nous pensions que tout allait bien se passer parce que l'infirmière avec qui nous voyagions parlait espagnol). En fait, les gens parlaient *quechua*. Pour aggraver encore notre sentiment d'insécurité, notre auto-stoppeur était assis là, avec une machette imposante en travers des genoux, ne parlant pas un mot d'espagnol ni d'anglais. Nous nous enfoncions de plus en plus dans la jungle ; il était tard à présent, 16 ou 17 heures, personne n'avait mangé depuis la veille au soir.

Nous sommes arrivés à une rivière qui était supposée pouvoir être passée à gué, mais qui ne l'était pas. Il n'y avait aucun passage sûr pour la traverser. Le seul endroit où retourner était l'effrayant petit village que nous venions juste de quitter, ce que nous ne désirions à aucun prix.

Aussi avons-nous abandonné la Land Rover et payé quelques gamins pour la surveiller. Nous avons pris une pirogue en bois pour traverser la rivière. L'homme du canoë nous a dit que, de l'autre côté, nous pourrions continuer notre route avec des animaux. Il les appelait *bestias*, et nous avons

pensé que cela voulait dire *chevaux*. En fait, cela se révéla être tout autre chose... pas exactement des chevaux. Nous avons donc traversé la rivière dans ce canoë, en n'emportant presque rien. J'avais un pull sur moi, nous avions notre argent et nos passeports, je pense que j'avais un spray *Binaca*... une fille doit toujours avoir une haleine fraîche et être prête à tout éventualité....

Sidra sourit, avec ce sourire d'Aphrodite qui amène immédiatement le féminin dans la pièce ; des rires flottent ici et là.

Surprenant comme cette petite touche de superflu prend sa place dans la liste de ce qui est essentiel. Lorsque, pour gagner ma vie, j'entraînais des chevaux et que différentes tâches comme le fait de les panser et de nettoyer leurs stalles remplissaient ma journée, la concession que je faisais à la Déesse était le soin de mes ongles, parfaitement vernis et manucurés... révélés avec quelque cérémonie, dois-je ajouter, lorsque je retirais mes gants pour enseigner. Cela me donnait l'impression d'être absolument féminine dans ce monde masculin dans lequel je travaillais ; aussi j'approuve de la tête, je comprends, comme toutes les femmes de la pièce qui continuent de rire tandis que Sidra poursuit.

Sidra : Nous avons donc traversé la rivière pour atteindre l'autre berge. Tous les autres gens ont traversé à pied. Les hommes enlevaient leurs vêtements, mettaient tout sur leur tête, et traversaient en marchant avec de l'eau jusqu'aux épaules. Mais nous avons traversé dans notre pirogue, et nous comptions sur l'homme qui était avec nous pour nous indiquer le reste du chemin. Lorsque nous avons accosté, il est parti pour nous emmener à l'endroit où nous pourrions trouver les animaux et continuer notre voyage. Il s'est mis à marcher d'un pas rapide et nous l'avons suivi, marchant tout aussi vite.

À présent, nous attendions tous d'arriver à l'endroit où il nous menait ; mais nous avons marché encore une heure et demie avant qu'il ne nous dise : « Voilà, en bas de cette route... c'est là où j'habite. Et, en bas de cette-route-ci, vous trouverez l'endroit où ils ont des animaux. Vous verrez un petit toit en tôle. »

Aussi avons-nous continué encore un peu plus loin. Dieu merci, nous avions des lampes de poche et portions des boots.

Nous avons descendu la route et, au moment où tout cela prenait, à nouveau, une tournure vraiment effrayante, comme dans un film où tout devient très sombre, nous sommes arrivés à un endroit où la route s'élargissait, avec une petite boutique d'un côté et une grange de l'autre, l'endroit où nous devons trouver les animaux. Mais là, les gens nous ont dit : « Vous ne pouvez pas les prendre ce soir. Vous pourrez partir avec demain matin. Vous pouvez rester dans la grange pour ce soir. »

Sidra s'arrête pour laisser les murmures s'éteindre, puis continue sans sourciller.

Sidra : Bien sûr, nous avons peur de manger quoi que ce soit dans cet endroit. Ils avaient de la bière, au moins, c'était propre et en bouteille, et des bananes qui nous semblaient aussi pouvoir être mangées sans danger. Nous avons donc mangé une ou deux bananes, bu de la bière, puis nous sommes allés dormir dans la grange.

Je prends un instant pour réfléchir, en privé, au nombre de bières qu'il m'aurait fallu pour abandonner ma voiture, traverser une rivière dans une pirogue en bois, marcher de nuit vers une destination inconnue, passer une nuit dans une grange pour, au matin, me retrouver avec des animaux que je n'aurais même pas pu identifier à la lumière du jour. Ajoutez à ça l'intérêt qu'il y a à mélanger des bananes et de la bière... Une chose qui ne me serait pas venue à l'idée ! Tout en pensant que je n'aurais probablement pas pu boire autant de bière qu'il m'en aurait fallu pour être capable de surmonter tout cela, j'écoute Sidra qui continue, en riant.

Sidra : Nous nous sommes couchés, enveloppés dans des sacs à grains sur lesquels il était écrit : « Don du peuple américain. » Nous voici donc tous les quatre, enveloppés dans ces sacs de grosse toile, avec quelques bougies achetées à la boutique. Nous ne connaissons pas vraiment l'autre couple, mais nous avons parlé et plaisanté sur le fait que c'était vraiment une bonne chose que nous soyons tous ensemble, car si chaque couple avait été seul, homme et femme se seraient étripés pour s'être mis dans un tel pétrin.

Le matin suivant, ils nous ont amené nos *bestias*. Il y avait

Les livres du Voice Dialogue sont disponibles à l'association

ADHÉSION À L'ASSOCIATION

Mars 2012 à

Mars 2013

Je m'inscris à l'Association Voice Dialogue Sud :

Nom Prénom

Adresse

Profession Tél E-mail

Fait à, le / /

Signature :



un âne, une mule et deux animaux qui ressemblaient à des chevaux ; tous portaient de drôles de selles, celles-là mêmes, me semblait-il, que les Conquistadors avaient dû utiliser. Ils nous ont adjoint un jeune garçon pour ramener les animaux et, à nouveau, ils nous ont précisé : « C'est juste en bas de la route ! » Tout était toujours « juste en bas de la route » ! Nous avons chevauché pendant une autre heure et demie et nous sommes arrivés dans le village de Copàn.

En fait, il n'existait aucune autre route pour aller à Copàn à cette époque ; pas de chemin de fer, pas de route carrossable, juste cette piste. La chevauchée semblait irréelle. L'altitude, nous étions dans la Cordillère, ajoutait encore à ce sentiment d'être dans un autre monde. Les couleurs étaient d'une grande intensité. Je n'ai plus jamais rien vu de semblable ! Les poinsettias étaient des arbres de la hauteur de cette pièce. Les arbres-orchidées portaient tous des fleurs aux couleurs exquises, c'était la première fois que j'en voyais. Le ciel était absolument bleu et, à cet instant, je n'aurais pas donné ma place pour un million de dollars.

Nous sommes entrés dans Copàn, c'était le deuxième jour des festivités. La tête me tournait un peu à cause de la faim. Nous n'avions rien mangé depuis 24 heures. Mais l'endroit était absolument magnifique, le sentiment d'être dans un autre monde persistait. Nous avons descendu la route principale en nous redressant sur nos selles comme John Wayne. Des gens étaient allongés, leurs pieds sur le chemin, leurs têtes appuyées sur le bas-côté, ils semblaient complètement saouls ou dans des états de conscience modifiés dus à leurs pratiques pendant le festival. Nous avons continué de chevaucher jusqu'à un petit hôtel à un étage, proche des ruines. Nous sommes descendus de nos montures, nous avons attrapé nos affaires et je me suis assise pendant que l'autre femme entrait dans le « bureau » de l'hôtel pour demander des chambres.

À son retour, nous sommes entrés dans une cour intérieure, il y avait là un escalier en pierre qui menait à l'étage où se trouvaient nos chambres. J'ai commencé à monter les escaliers et tout ce que je sais, c'est que j'ai senti la terre qui m'attirait à elle, qui m'attirait au sol, puis... plus rien. La dernière chose dont je me souviens, c'est de m'être retrouvée en haut des marches et de voir à travers le plancher en pierre éblouissant de soleil de l'étage.

Plus tard, mes compagnons m'ont dit que là, dans l'escalier, j'étais devenue complètement raide et que j'étais tombée en avant, sans m'effondrer sur moi-même, sans essayer de retenir ma chute avec mes mains, me cognant le menton dans la marche en pierre devant moi. Mon menton a été ouvert en deux et ma mâchoire fracturée.

Ce que je sais, c'est qu'ensuite j'étais là-haut (*pointant du doigt*), dans un coin, juste en dessous du plafond, et que je regardais en bas mon corps étendu sur un lit dans le coin opposé de cette chambre étrangère. Mes trois compagnons se penchaient sur le lit, extrêmement inquiets : « Il n'y a plus aucun signe vital. Elle n'est plus là. » C'étaient deux médecins et une infirmière travaillant aux urgences... ils devaient être capables de reconnaître quand il était nécessaire de s'inquiéter !

J'étais donc là, au plafond, avec cet incroyable sentiment : être, littéralement, un point de conscience et ressentir la



totalité de l'univers s'étendant à l'extérieur ; je veux dire qu'il n'y avait aucune séparation. J'étais toujours moi, mais je n'avais pas de limite. J'étais dans un état de totale béatitude. Tout était léger et j'essayais de leur dire : « Je vais bien, je vais bien. Je n'ai jamais ressenti une telle liberté. Je n'ai jamais ressenti un tel émerveillement ! C'est une expérience délicieuse ! » Bien des années plus tard, j'ai compris que j'avais fait une « expérience de mort imminente ».

Puis j'ai eu le sentiment que mon mari avait besoin de moi, que mes enfants avaient besoin de moi et, littéralement, j'ai ressenti l'attraction vers mon corps ; je me suis sentie redescendre à travers quelque chose d'humide, semblable à du mucus, et il me semble être revenue dans mon corps par le sommet de la tête. Je peux encore me souvenir de la sensation d'entrer de nouveau dans mon corps et d'avoir à m'aplatir pour pouvoir le faire. Je me sentais à l'étroit ; je ressentais la perte de la joie, du sentiment de paix totale et d'absolue béatitude auxquels je renonçais. Une fois revenue, je pleurais réellement. Personne n'a réalisé que je pleurais à cause de la perte de cette magnifique expansion suite à mon retour à l'étroitesse du monde physique.

L'histoire, bien sûr, continue. Mon menton était grand ouvert, le sang coulait sur mes vêtements, ma mâchoire était fracturée. Nous étions à Copàn, sans possibilité de revenir chez nous. Lorsque j'ai réalisé ce qui était arrivé, j'ai compris qu'il me serait impossible de refaire en sens inverse le chemin par lequel nous étions arrivés. C'était tout simplement impossible à envisager.

Il s'avéra qu'un avion de l'armée du Honduras était à Copàn, justement à cause des festivités. Le pilote avait amené un groupe de « muckety-mucks », personnes très spéciales appartenant à l'armée, pour voir les ruines. Il nous a expliqué qu'un jour ou deux plus tôt, son avion avait bombardé la piste par laquelle nous étions venus. Après avoir traversé le Guatemala, des insurgés communistes, venus de Cuba, étaient entrés au Honduras en utilisant cette piste ; nous l'avions échappé belle. Nous avons eu de la chance de ne pas

être tués par le bombardement en empruntant ce chemin.

Mon mari a négocié notre place dans l'avion pour aller à Tegucigalpa. C'était la seule possibilité pour moi de sortir de Copán. Cela a été un voyage épouvantable, absolument inconfortable. Non seulement je me sentais très mal, mais nous avions les sièges réservés au personnel navigant. Aussi, mon mari et moi faisons-nous face à tous ces gens bien habillés, en vacances, se connaissant tous, tandis que j'avais peine à ne pas vomir. J'étais couverte de sang, le menton béant, je me sentais défaillir. Nous avons enfin atterri, mais l'aéroport étant fermé, impossible de repartir avant le lendemain. Heureusement, nous avons pu trouver une clinique sur place, et une infirmière fantastique, une religieuse qui parlait anglais. Elle a appelé un docteur qui lui parlait espagnol et qui a pu recoudre mon menton.

Le jour suivant, nous étions de retour à l'aéroport, et j'ai vécu ce que j'appellerais un éveil spirituel, même si à cette époque, je ne l'ai pas considéré de cette façon. Cela n'a pas été uniquement une expérience de mort imminente, mais aussi le réel point de départ du sentiment qu'il existait quelque chose de plus que notre capacité à nous adapter, que nos cerveaux, qui était à l'œuvre à ce moment. J'avais le sentiment qu'il existait d'autres forces en action. Tandis que j'étais étendue sur plusieurs chaises à l'aéroport de Tegucigalpa et que je regardais les montagnes au loin, je pensais : « Tu sais quoi ? Ce n'est pas notre intelligence qui nous a sortis de là. Il existe quelque chose d'autre qui nous a protégés dans cette aventure, qui m'a protégée ; et il existe quelque chose d'autre qui m'a fait tomber. Il se passe quelque chose avec la terre, ici. »

Ce fut une incroyable expérience et, grâce à elle, je n'ai plus peur de la mort. C'était vraiment beau. Je ne suis pas pressée de mourir, voyez-vous, mais cela a été une expérience tellement délicieuse, une telle liberté... C'était comme chevaucher la brume ; comme devenir une goutte d'humidité et chevaucher la brume. La raison pour laquelle je voulais partager cette expérience, c'est que, pour moi, elle démystifie la mort. Je n'en ai plus peur maintenant. Je suis à l'aise avec elle.

Cette expérience m'a radicalement transformée. Je m'étais toujours sentie très peu à l'aise avec le mot 'spirituel', mais avec ce changement, j'ai commencé à lire des livres comme *The Way of the Hopi (Le Chemin des Hopis)*,



des livres qui véhiculent une part de mysticisme. Je voulais lire des livres qui parlaient des mystères de la vie, des dimensions invisibles par lesquelles j'étais à présent fascinée.

Jusqu'à cet instant, j'avais toujours été incroyablement pragmatique. Mon mari et moi l'étions tous deux, nous pensions que tout pouvait s'expliquer par la raison. Les dimensions invisibles se résument à quelque chose que nous, les scientifiques, n'avions pas encore étudiés; des dimensions que nous n'avions pas encore étudiées, comprises et démystifiées. Mais après cette expérience, je me suis sentie attirée par d'autres sortes de livres, des livres que je n'avais pas lus depuis des années. J'étais ramenée aux auteurs de ma jeunesse, Herman

Hesse, Nikos Kazantzakis... C'était comme si je pouvais de nouveau être en contact avec mon essence, et j'en ressentais une grande joie.

Je dérive à nouveau vers le passé, vers l'époque où j'ai découvert Hesse, il m'a ouverte à des choses nouvelles, au mystère. Mais je n'ai pu arriver à la liberté que Sidra nous décrit avant des années et, tout en entrant dans l'atmosphère qu'elle crée, je retrace mon lent voyage. Bien qu'elle ait dû passer par une expérience de mort imminente pour en arriver là, tranquillement, je l'envie, et j'aspire à la joie qu'elle partage et nous donne à vivre à travers son récit.

Sidra : J'avais fait une expérience de joie pure – de joie et d'amour. J'ai réellement su. Je n'ai rien eu à apprendre, ou à trouver, ou à prouver. Cette expérience a tout simplement balayé toute mon ancienne façon de vivre.

En fait, cela s'est reproduit à nouveau, plus tard, avec Hal, lorsque nos explorations nous ont conduits, tous deux, à des changements majeurs de conscience. (*Se tournant vers Hal.*) Il nous a fallu beaucoup de courage, mais si je n'avais pas eu cette expérience préalable, je n'aurais jamais pu te suivre là où tu nous conduisais, au sein de ces royaumes intérieurs ; ça a vraiment commencé là, au Honduras.

Son changement de sujet pour inclure Hal dans la conversation me rappelle le fait que je me suis toujours demandé comment Sidra avait pu rencontrer Hal. Je sais que leur relation est devenue rapidement primordiale, mais j'ignore ce qui l'a provoquée. Je leur demande comment ils se sont rencontrés pour la première fois.

